

**Père Nicolas Lossky,  
une vie embrasée par le désir d'Unité  
(1929-2017)**



*« L'unité vraie, dans la diversité non moins vraie, implique que dans chaque « diocèse » ou territoire d'Église, cohabiteront des chrétiens de langues, de rites, de coutumes, de cultures diverses. Mais ils cohabiteront dans la pleine communion les uns avec les autres pour la gloire de Dieu et "pour que le monde croie" ».<sup>1</sup>*

Le 23 octobre 2017, après plusieurs années de patience et d'humilité dans la maladie, le père Nicolas Lossky s'est endormi dans le Seigneur. Sans prétendre être exhaustifs, arrêtons-nous sur quelques jalons de sa vie.

Né à Paris le 20 novembre 1929, fils du théologien Vladimir (1903-1958) et petit-fils du philosophe Nicolas (1870-1965), dès sa jeunesse, Nicolas nourrit un intérêt grandissant pour la culture occidentale, auquel se joint un amour indéfectible pour la beauté de la liturgie, notamment celle du chant – en digne filleul de Maxime Kovalevsky (1903-1988). Dans son incessant approfondissement de la richesse de la Tradition orthodoxe, à la suite de son père, il conçoit celle-ci comme un processus vivant et ouvert sur l'histoire. Par sa mère, Madeleine Schapiro (1905-1968), il hérite également d'une judaïté assumée à la lumière de la révélation du Christ, ce qui n'est pas sans difficulté lors de la tourmente de l'occupation nazie. Recherchée par la Gestapo, la famille se confie à la protection de sainte Geneviève et, après la Guerre, malgré le dénuement matériel, le jeune Nicolas poursuit ses études chez les pères Jésuites, notamment en compagnie de son camarade Boris Bobrinskoy. Lors de ses études supérieures, il se spécialise dans l'histoire de la littérature anglaise à la Sorbonne et, parallèlement, approfondit la théologie à l'Institut Saint-Denis (boulevard Blanqui). Après son passage par l'université d'Oxford, il n'a cessé d'associer et d'approfondir les racines de la culture occidentale, l'histoire, la littérature et la théologie, comme en témoigne sa thèse de doctorat sur le prédicateur anglican Lancelot Andrewes (1555-1626), soutenue en 1984. Sa carrière universitaire, se déroule principalement à Paris X Nanterre, notamment en compagnie du professeur Nikita Struve (1931-2016). Il effectue également plusieurs séminaires et cycles d'enseignement dans d'autres

---

<sup>1</sup> Nicolas LOSSKY, « La présence orthodoxe dans la "diaspora" et ses implications ecclésiologiques, de même celles des Églises orientales catholiques », *Irénikon, Revue des Moines de Chevetogne*, LXV (1992), n°3, p. 352-362.

institutions, principalement dans le monde anglo-saxon, mais surtout dans le domaine théologique, notamment à l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Vladimir, à New-York, ainsi qu'à l'Institut Supérieur d'Etudes Œcuméniques (Université catholique de Paris) dont il est, pour un temps, le directeur.

En 1952, il épouse Véronique Youdine-Belsky, petite-fille du père Michel Belsky (1884-1963), alors recteur de la paroisse francophone Notre-Dame-Joie-des-Affligés-Sainte-Genève. Cette paroisse, fondée avec la collaboration des Lossky, en 1936, se donne pour mission de continuer l'ouverture de l'orthodoxie à l'Occident, initiée à Paris par les émigrés russes attachés à l'esprit du Concile de Moscou 1917-1918. Le couple Nicolas et Véronique offre un exemple d'une longue et fructueuse complicité conjugale, alliant amour mutuel, vie familiale, service de l'Église, ouverture culturelle et travail intellectuel, notamment théologique. Durant toute sa vie, le serviteur de Dieu Nicolas reste attaché à sa paroisse d'enfance et à son projet pastoral. Il y passe la majeure partie de son service ecclésial comme sous-diacre, dirigeant la chorale et affinant la traduction des textes liturgiques pour qu'ils soient à la fois fidèles à la Tradition, élégants et intelligibles pour l'esprit occidental. Vers la fin de sa vie, il devient diacre, puis prêtre en 2006. Conscient du danger que représente le cléricisme pour la conception orthodoxe de la conciliarité et conforté dans cette voie par l'exemple de son aîné dans la Christ le Métropolitain Antoine de Sourozh (1914-2003), le père Nicolas, ne manque pas une occasion de rappeler, y compris par son exemple, la nécessité de fonder l'autorité ecclésiale sur le service et l'écoute mutuels et non l'exercice d'un pouvoir. Il est amené à défendre cette position à plusieurs reprises, notamment en tant que délégué laïc au Concile local de Moscou 1971 (élection du patriarche Pimène).

L'engagement au service de l'unité en Christ et de son témoignage entraîne Nicolas Lossky à se dévouer généreusement pendant plusieurs décennies pour apporter une contribution orthodoxe non négligeable au sein de nombreuses instances de dialogue œcuménique ou interreligieux. C'est ainsi qu'il collabore à la rédaction du fameux document œcuménique *Baptême, Eucharistie, Ministère* (Lima, 1982). En tant que délégué à la commission théologique permanente du Conseil Œcuménique des Églises, il est amené à représenter le Patriarcat de Moscou, cette position s'avère particulièrement délicate dans les années 70-80 car il doit, dans un contexte de totale liberté d'expression, représenter une Église sévèrement contrôlée par l'État soviétique.

La fidélité authentique à la Tradition, l'amène également à œuvrer, sans dureté ni relativisme, au sein de l'Église orthodoxe en France pour s'opposer à tout ce qui mettrait en péril son unité et son implantation durable en Occident. Dès les années Cinquante, Nicolas Lossky rejoint l'équipe de rédaction de la revue *Contacts*. Plus qu'un groupe de travail, cette collaboration devient une véritable amitié l'unissant à Olivier Clément (1921-2009), Elisabeth Behr-Sigel (1907-2005), père Boris Bobrinskoy, père Michel Evdokimov et de nombreux autres. De cet espace de confiance naîtra la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale dont Nicolas

Lossky se montre un fidèle collaborateur jusqu'à la fin de sa vie. Il était encore présent au 15<sup>e</sup> congrès orthodoxe à Bordeaux, en 2015. Il œuvre également pour le dépassement d'un attachement excessif envers leurs origines ethniques et culturelles des différentes juridictions orthodoxes, en vue de construire une Église orthodoxe unifiée en Occident. Il devient alors un interlocuteur assidu du comité inter-épiscopal dont il a été l'un des promoteurs, puis de l'Assemblée de évêques orthodoxe de France. À partir de 1976, il enseigne également à l'Institut Saint-Serge, heureux d'être ainsi en lien avec le Patriarcat Œcuménique. Il se lie d'ailleurs d'amitié avec l'Archevêque Gabriel (1946-2013), à une période particulièrement tendue des relations entre les Églises de Constantinople et de Moscou.

Son enseignement théologique se porte, entre autres, sur l'histoire de l'Église en Occident. Pour Lossky en effet, la présence orthodoxe en Europe de l'Ouest doit s'articuler avec les christianismes occidentaux. Reprenant la préoccupation de son père, il cherche à déceler tous les germes d'orthodoxie extérieurs aux frontières canoniques de l'Église pour en faire des ponts d'une unité vraie, vécue dans le respect mutuel. Fidèle à la théologie de la personne, l'histoire humaine ne constitue pas pour lui une progression impersonnelle, mais elle est avant tout cheminement, parfois tragique, parfois heureux, de personnes humaines en recherche de Dieu. Il développe ainsi une conscience aigüe de la responsabilité face à l'histoire, au sein de laquelle, le chrétien est appelé à déceler et à faire fructifier, avec patience et créativité, les moments (les *kairoi*) où à travers le monde déchu affleure le Royaume de Dieu. Il déclarait notamment lors d'un colloque sur la mission, quelques mois après avoir perdu son fils Vladimir (1960-1994) victime de la drogue : « Les contemporains que Dieu nous a donnés, dans la tranche d'histoire où il nous a placés, sont assoiffés. [...Or] si les chrétiens offraient au monde une unité, une "koinonia" [une communion] parfaitement rétablie, ce serait le plus grand témoignage.<sup>2</sup> »

Daniel Lossky

---

<sup>2</sup> Nicolas LOSSKY, « L'urgence de l'annonce de l'Évangile, le témoignage et le prosélytisme », *Irénikon, Revue des Moines de Chevetogne*, LXVII (1994), n°4, p. 473-480.